

Pessac

Tavernier en immersion

JEAN-EUSTACHE Le cinéaste a rencontré le public après la projection de son documentaire « Voyage à travers le cinéma français », un documentaire sur un 7^e art vu de l'intérieur

WILLY DALLAY
w.dallay@sudouest.fr

« Je ne suis pas historien, je ne suis pas critique, je ne suis pas gardien de musée... » Donc, le « Voyage à travers le cinéma français » de Bertrand Tavernier, n'est pas une encyclopédie filmée (1). Il avait d'ailleurs abandonné la proposition de la BBC de faire une histoire du cinéma français : « Je n'ai pas trouvé la clé ». Pendant 3 h 15 (en attendant la suite !), il nous invite plutôt à suivre le « vagabondage » d'un amoureux du 7^e art, dans tous ses états. Car il faut peut-être rappeler tout ce qu'il est ou a été, en dehors de son métier de réalisateur : directeur de ciné-club, attaché de presse, assistant-réalisateur et même critique, ne lui en déplaise.

Mais on lui accordera d'être au-dessus des « querelles de clochers, ces combats entre critiques ridicules quelques années après ». Il est plus ému par les « risques » que prennent les metteurs en scène, ne serait-ce que pour empêcher la coupure d'une séquence à la demande d'un distributeur, d'un exploitant... voire tout simplement arriver à ce que le film se fasse. Le long fleuve tranquille de la vie du cinéaste se jette parfois dans un océan d'oubli, ou de misère : « Gréville, c'est nous qui avons payé la tombe. René Clair a aussi fait un chèque. D'ailleurs, il a eu des dizaines de gestes comme ça de sa part ». Si les films d'Edmond T. Gréville font aujourd'hui partie de la mémoire collective, ce n'est pas le cas de tous : « Qui se souvient de Jean Sacha ? Mais j'ai envie de parler d'amis que j'ai bien connus ».

Le voyage de Bertrand Tavernier est un documentaire de l'intérieur, émaillé d'anecdotes de première main et d'expériences parfois douloureuses mais qui lui ont avant tout donné envie d'exprimer sa « gratitude ». Exemple : « Melville et Sautet m'ont ouvert la porte ». Il ne mentionne pas le prénom, comme



Bertrand Tavernier devant l'affiche de son film. PHOTO W. D.

à l'école. D'ailleurs, il se sentait parfois dans la position du cancre face à un Melville plus qu'impitoyable : « J'étais noué, terrorisé. Il avait l'habitude d'humilier les gens en public et je me suis dit que si je devenais metteur en scène, je ne ferais jamais ça. Mais je l'admirais. Il pouvait faire deux plans avec deux feuilles de décor. Il avait le génie de la combine et de l'économie ».

« Le bon morceau »

Aux caractères les plus rugueux, il trouve une excuse, à de rarissimes exceptions près : « Maurice Labro avait arrêté le tournage de "Un Fauve est lâché" parce qu'il ne voulait pas Lino Ventura. Rien que pour ça, cela me le discrédite. Il disait : Ah ! Si j'avais pu avoir Henri Vidal ». C'est d'ailleurs le « méticuleux » Claude Sautet qui achèvera le film. Quant à Jacques Becker, pour Bertrand Tavernier, c'était carrément un « perfectionniste » : « Quand il

LA SUITE À LA TÉLÉ ?

Bertrand Tavernier prépare une suite à son voyage à travers le cinéma français, mais en épisodes de 50 minutes pour la télé (France 5 et Canal+) et pas avant 2018. Voici le déroulé... sous réserve : 1 et 2, « Les Cinéastes de chevet » ; 3, « Les

Chansons » ; 4, « Le Cinéma sous l'occupation, avant et après guerre » ; 5, « La Nouvelle Vague de l'occupation » ; 6, « Les Oubliés » ; 7 et 8, « Les Méconnus »... Et il y en aura peut-être un neuvième. Duvi- vier, Guity, Pagnol et les autres...

achetait un morceau de viande, il revenait le faire peser une deuxième fois pour être sûr que c'était le bon morceau ». ... Tiens, c'est aussi le mot que Bertrand Tavernier utilise pour désigner les extraits dont fourmille son voyage, parfois âprement négociés.

Réalisateur d'innombrables films toujours d'actualité, comme « L.627 », à l'heure où des policiers donnent de la voix, Bertrand Tavernier est d'abord un spectateur. S'il se souvient des « pittoresques » cinémas où l'entracte était agrémen-

té d'une séance de strip-tease, il fréquente aujourd'hui assidûment les salles modernes : « Je ne suis pas un passéiste ». N'empêche, son voyage qualifié de « savoureux bouquet » par un cinéphile du Jean-Eustache, donne envie de voir et revoir tous ces monuments du cinéma français, dont beaucoup sont en noir et blanc.

(1) Il a été projeté mardi dans le cadre de l'Unipop cinéma. Il sera à l'affiche du Jean-Eustache, à partir du mercredi 2 novembre. Tél. : 05 56 46 00 96.